

Littérature

«Tant qu'on doute, le voyage a un sens»

Blaise Hofmann avec ses filles Ève (en bas) et Alice (sur les épaules), au nord du Laos. DR



Dans un passionnant récit à la fois évocateur et propice à la réflexion, Blaise Hofmann restitue un périple familial de sept mois en Asie.

Caroline Rieder

Blaise Hofmann est un explorateur. Du lointain comme du proche. Seul ou accompagné. Le colibrettiste de la dernière Fête des Vignerons a entre autres raconté son été à l'alpage en 2007 dans «Estive» (Éd. Zoé) ou partagé son tour de la Méditerranée avec les lecteurs de «24 heures». Avec «Deux petites maîtresses zen», le Morgien renoue avec le récit de voyage plus lointain après «Marquises» (Zoé, 2014).

Avec une différence de taille: son périple en Asie de septembre 2019 à mars 2020, il l'a mené avec sa compagne Virginie et leurs filles Alice et Ève, 2 et 3 ans à l'époque. Sept mois à voyager autrement qu'avec son seul sac à dos, du Japon jusqu'en Inde, en passant par le Laos, la Birmanie, la Thaïlande et le Sri Lanka.

Le récit qui en découle ne tient ni du carnet de route détaillé ni du guide pratique pour évasion familiale réussie. Pas davantage d'admiration bête de l'altérité chez ce quadragénaire qui a commencé à réfléchir au sens du

«Le voyage en famille est une affaire d'endurance et de résistance.»

Blaise Hofmann, dans «Deux petites maîtresses zen»

voyage dès ses premières échappées à 17 ans. S'affranchissant de la chronologie, l'auteur s'insère davantage dans la tradition du récit littéraire de voyage, avec un propos construit mais qui muande entre diverses réalités: les endroits visités, les personnes rencontrées, les réactions des enfants ou les échos avec le passé de l'auteur ou l'actualité du monde.

S'y ajoute un voyage parallèle aléatoire au gré des livres papiers découverts en route, dont la liste figure en fin d'ouvrage. Le tout tisse une matière unique, loin de la standardisation du tourisme de masse que regrette Blaise Hofmann. «J'ai d'abord voulu démythifier ces éloges du voyage fami-

lial, où tout est brillant, heureux», raconte-t-il au téléphone. Avec des faits, certes, mais aussi beaucoup d'autodérision. «Cela permettait d'éviter le côté donneur de leçons.»

D'un pédalo à l'autre

Le ton est donné avec l'énumération de tous les pédalos en forme de cygnes empruntés sur leur route, sur des étangs naturels, lacs artificiels, voire un réservoir d'eau au Rajasthan. Ou les photos de son smartphone, que le voyageur retrouve sur les écrans d'autres parents touristes ou expatriés. Car il est bien plus difficile de sortir des sentiers battus avec des enfants en bas âge. Dès lors, le monde devient une place de jeu géante: «Le hamac est une balançoire. La plage, un bac à sable. Le voyage, un carrousel.» Le voyage en famille s'avère par ailleurs «une affaire d'endurance et de résistance. «Attention» et «non» sont les deux mots que je prononce le plus fréquemment», écrit-il.

La route offre aussi prétexte à une foule de réflexions, sur le

monde qu'il va laisser à ses filles, sur cette «couverture internet totale» sous laquelle elles vivent, sur ces mendiants croisés en chemin, ces enfants dénus, la muséification des traditions locales ou ces temples devenus richissimes à cause du tourisme. «L'idée était de naviguer entre un ton amusé et l'évocation de choses sérieuses.»

Leçon de voyage

L'auteur, cependant, oublie peu à peu ses voyages en solo pour s'imprégner du regard de ses filles: «À plein de moments, elles représentaient les voyageuses que j'avais de la peine à être: dans l'instant présent, insouciantes, émerveillées malgré ce monde touristique compliqué. C'est là que ça faisait sens.» À hauteur de gambettes, il découvre une manière de cheminer plus lente, soumise à davantage d'aléas, mais plus conforme à son idéal: voyager plus lentement, plus longtemps et moins souvent.

À condition que cette quête d'ailleurs ne devienne pas permanente: «Je conçois le voyage avec

un début et une fin.» Alors qu'ils sont partis en pleine épidémie, la dengue sévissait partout sauf en Occident, leur retour a été précipité par le Covid. En Inde, ces Européens se voient en ce début mars 2020 traités en pestiférés du jour au lendemain. Il relève aussi ce curieux paradoxe d'être devenu durant le séjour, toujours un peu plus au gré de la progression de la pandémie, celui qui s'inquiète pour ses parents en Europe, au lieu de l'inverse.

Un effet de décentrement qui rend Blaise Hofmann d'autant plus persuadé des bienfaits de ce type de démarche: «Pour moi, tant qu'on est en tension, qu'on n'est pas à l'aise, qu'on doute, qu'on se remet en question, le voyage fait sens, qu'on soit en famille ou seul. C'est un enrichissement.»

«Deux petites maîtresses zen»

Blaise Hofmann
Éd. Zoé, 216 p.

